

Roland Barthes par Roland Barthes
Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1975, p. 111-114

Pause : anamnèses

Au goûter, du lait froid, sucré. Il y avait au fond du vieux bol blanc un défaut de faïence ; on ne savait si la cuiller, en tournant, touchait ce défaut ou une plaque du sucre mal fondu ou mal lavé.

Retour en tramway, le dimanche soir, de chez les grands-parents. On dînait dans la chambre, au coin du feu, de bouillon et de pain grillé.

Dans les soirs d'été, quand le jour n'en finit pas, les mères se promenaient sur de petites routes, les enfants voletaient autour, c'était la fête.

Une chauve-souris entra dans la chambre. Craignant qu'elle ne s'accrochât dans les cheveux, sa mère le prit sur son dos, ils s'ensevelirent sous un drap de lit et pourchassèrent la chauve-souris avec des pincettes.

Assis à califourchon sur une chaise, au coin du chemin des Arènes, le colonel Poymiro, énorme, violacé, veinulé, moustachu et myope, de parole embarrassée, regardait passer et repasser la foule de la corrida. Quel supplice, quelle peur quand il l'embrassait !

Son parrain, Joseph Nogaret, lui offrait de temps en temps un sac de noix et une pièce de cinq francs.

Mme Lafont, maîtresse des divisions enfantines au lycée de Bayonne, portait tailleur, chemisier et renard ; en récompense d'une bonne réponse, elle donnait un bonbon en forme et au goût de framboise.

M. Bertrand, pasteur de la rue de l'Avre, à Grenelle, parlait lentement, solennellement, les yeux fermés. A chaque repas il lisait un peu d'une vieille Bible recouverte d'un drap verdâtre et frappée d'une croix en tapisserie. Cela durait très longtemps ; les jours de départ, on pensait manquer le train.

Un landau attelé de deux chevaux, commandé chez Darrigrand, rue Thiers, venait chercher les voyageurs une fois par an à la maison pour nous conduire à la gare de Bayonne, au train du soir pour Paris. En l'attendant, on jouait au Nain jaune.

Etc. (N'étant pas de l'ordre de la Nature, l'anamnèse comporte un « etc. ».)

J'appelle *anamnèse* l'action - mélange de jouissance et d'effort - que mène le sujet pour retrouver, *sans l'agrandir ni le faire vibrer*, une ténuité du souvenir : c'est le haïku lui-même. Le *biographème* (voir Sade, Fourier, Loyola, 13) n'est rien d'autre qu'une anamnèse factice : celle que je prête à l'auteur que j'aime.

Ces quelques anamnèses sont plus ou moins *mates* (insignifiantes : exemptées de sens). Mieux on parvient à la rendre mates, et mieux elles échappent à l'imaginaire.

L'appartement meublé, loué par correspondance, était occupé. Ils se sont retrouvés un matin de novembre parisien, dans la rue de la Glacière, avec malles et bagages. La crémillère d'à-côté les a recueillis, elle leur a offert du chocolat chaud et des croissants.

Rue Mazarine, les illustrés s'achetaient chez une papetière toulousaine ; la boutique sentait la pomme de terre sautée ; la femme sortait du fond en mâchouillant un reste de frichti.

Très distingué, M. Grandsaignes d'Hauterive, professeur de Quatrième, maniait un lorgnon d'écaille, avait une odeur poivrée ; il divisait la classe en « camps » et « bancs », pourvus chacun d'un « chef ». Ce n'était que joutes autour des aoristes grecs. (Pourquoi les professeurs sont-ils de bons conducteurs du souvenir ?)

Vers 1932, au Studio 28, un jeudi après-midi de mai, seul, je vis le Chien andalou ; en sortant, à cinq heures, la rue Tholozé sentait le café au lait que les blanchisseuses prenaient entre deux repassages. Souvenir indicible de décentrement par excès de fadeur.

A Bayonne, à cause des grands arbres du jardin, beaucoup de moustiques ; il y avait des tulleaux aux fenêtres (au reste troués). On faisait brûler de petits cônes odoriférants appelés Phidibus. Puis ce fut le début du Fly-Tox, vaporisé par une pompe grinçante, presque toujours vide.

Atrabilaire, M. Dupouey, professeur de Première, ne répondait jamais lui-même à une question qu'il avait posée ; il attendait parfois une heure en silence que quelqu'un trouvât la réponse ; ou bien il envoyait l'élève se promener dans le lycée.

L'été, le matin, à neuf heures, deux petits garçons m'attendaient dans une maison basse et modeste du quartier Beyris ; il fallait leur faire leurs devoirs de vacances. M'attendait aussi sur un papier journal, préparé par une grand-mère menue, un gobelet de café au lait très pâle et très sucré, qui m'écœurait.